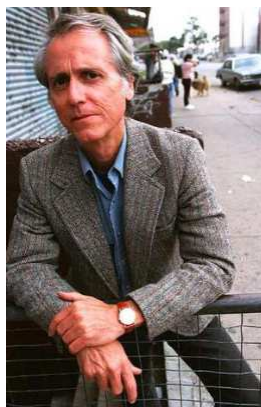


UDA

2008-2009

# Le monde en pages

## L'homme qui tombe de Don DeLillo



Animation de l'Atelier

Daniel Simon

**L'Homme qui tombe, Don DeLillo, traduit de l'américain par Marianne Véron, Actes Sud, 298 pp., env. 22 €**

## **Le 11 septembre de DeLillo**

Guy Duplat

Mis en ligne le 11/04/2008

Le romancier américain publie, à son tour, son roman sur "la catastrophe"

Après avoir donné du temps au temps et laissé retomber l'émotion immédiate, les grands romanciers américains se sont emparés des attentats du 11 septembre comme d'un événement mythique, fondateur ou destructeur, de l'identité américaine. Il y eut l'an dernier, le roman de Jay McInerney "La belle vie" (aux Editions de l'Olivier), un des plus réussis sur ce thème. La semaine dernière, nous parlions du dernier livre d'Updike, "Terroriste" (au Seuil), un thriller. On attendait encore le roman de Don DeLillo, le voici.

A nouveau, comme dans ces autres romans sur le 11-9, "L'homme qui tombe" ne parle pas immédiatement de la chute des tours (quoique) mais évoque plutôt son impact sur les esprits. Il raconte comment certains survivants ont reçu dans leur chair, comme des stigmates, des bouts de corps des victimes. Et, surtout, comment des millions d'autres Américains ont vu leurs tours intérieures se fissurer et leur vision de leur monde proche, dangereusement basculer. Il y avait un monde avant le 11 septembre, il y en a un autre après.

### **POKER À LAS VEGAS**

L'histoire est d'apparence simple. Keith, un banquier qui travaillait dans une des tours du WTC, juste en dessous de l'impact meurtrier, a pu, par miracle, s'échapper à temps et il arrive couvert de gravats et de coupures chez son ex-femme Lianne et leur fils Justin. Pourquoi est-il retourné chez elle ? Et pourquoi a-t-il emporté avec lui une mallette trouvée dans la confusion et appartenant à une femme, Florence, qu'il retrouvera pour une brève liaison ? Cela fait partie de ces mystères de l'âme, de ces dérèglements des affects et des sensations qui ont surgi avec les attentats.

Ce retour au cocon familial n'aboutit non plus à rien. Keith reste dans un autre monde. Il renoue avec le poker qu'il jouait avant la catastrophe avec des collègues décédés. Il poursuit cette descente dans l'enfer du jeu, jusqu'aux nuits glauques de Las Vegas.

### **BILL LAWTON BEN LADEN**

Justin, le fils de Keith et Lianne, court chez des voisins pour scruter le ciel et chercher si d'autres avions de Bill Lawton (le nom qu'il a compris de Ben Laden) arrivent pour menacer New York. Et Lianne cherche l'impossible apaisement à ses nuits d'insomnie et au chahut de sa voisine dans des groupes d'écriture avec des malades atteints d'Alzheimer (parabole sur l'oubli progressif). Elle a des envies de Dieu mais rencontre fortuitement "l'homme qui tombe", un artiste qui mime dans les rues la chute des corps du haut du WTC. Un mystérieux Martin, amant de la mère de Lianne, est marchand d'art. Il a acheté deux Morandi dans lequel

il voit "sans cesse", dit-il, l'image des tours. Martin est-il un terroriste ? L'art est-il du terrorisme ?

Cette histoire ne se déroule pas comme un film linéaire ou comme un suspense. Tout est dans les interstices, les zones d'ombres, les phrases coupées de DeLillo. Il casse son récit, le déconstruit, passe d'un personnage à l'autre en ne signalant pas de qui il parle, laissant un doute. Dans la langue même du roman, on sent qu'un cataclysme est survenu et qu'il laisse des gens errant à la recherche d'un sens disparu.

Un exercice quasi psychanalytique qui joue superbement sur la forme et la langue. Mais un choix qui s'use et un roman qui se traîne un peu et peine à conclure. Forcément, dira-t-on, puisqu'il aboutit au grand désarroi et à l'impossibilité de revenir en arrière, comme si rien ne s'était passé.

## Regarde les hommes tomber

« Blog » *Zone littéraire*

**Sans doute l'un des romans les plus forts sur le rapport de l'homme au monde qu'il occupe, *L'homme qui tombe* est dans la droite lignée de l'oeuvre de DeLillo, un roman traversé par l'esthétique du chaos et l'interrogation de l'intime. Sautez.**

Don DeLillo s'est taillé une blouse de choix au laboratoire des Twin-Autor où il a rejoint les McInerney et Safran Foer. Il fait désormais parti du club des auteurs américains qui auront réussi à bâtir une oeuvre littéraire de fiction sur le sol poussiéreux de Ground Zero. Qu'il parte du passé où qu'il se projette dans l'avenir, il est bien là l'art de cet auteur de 72 ans à qui on ne l'a fait plus : raconter le présent.

1977, *Joueurs*, le cinquième roman de DeLillo, met en scène un attentat terroriste au WTC. Trente ans plus tard, on découvre sur la couverture de l'édition américaine de *L'Outremonde*, une église devant les Twins et un oiseau volant étrangement autour des tours. La religion, un symbole hégémonique et le vol au dessus d'un nid de travailleurs. Art de la prédiction ? Don DeLillo préfère plutôt l'intuition, avec l'obsédante question du temps en arrière pensée. Car s'il semble qu'il y ait une période de chasteté littéraire observé par les auteurs. Combien de temps faut-il à l'art pour s'emparer et nourrir le présent de l'histoire ?

DeLillo a choisi ce chassé-croisé fiction/réalité comme pierre angulaire à l'édifice de son roman. A l'origine, un étrange croisement : d'un côté une célèbre photo du 11 septembre où on y voit un employé de bureau qui « choisit » de se jeter du World Trade Center et de l'autre, un performeur à Chicago en 2005, suspendu par les pieds du haut du dernier étage de l'Institut d'Art Moderne. Voilà pour la réalité. Dans la fiction, l'homme qui tombe est d'abord un performeur qui se suspend, toujours par les pieds mais à Manhattan cette fois et au lendemain du 11 septembre. Le temps retrouvé, le récit peut commencer

## Memento

Rescapé de l'effondrement, Keith, jeune cadre de Manhattan, retourne machinalement dans l'appartement de son ex femme, un trajet depuis Ground Zero jusqu'au décombre de sa vie de couple. Il y retrouve sa femme Lianne, engagée dans une associations d'aides aux victimes d'Alzheimer, car elle ne s'est jamais véritablement remise du suicide de son père atteint de la

maladie de l'oubli. A leur fenêtre et parce qu'il ne les pas vu choir, leur fils de sept ans, aidé de ces amis « faux jumeaux », guette le ciel avec de vraies jumelles, en attendant que des avions viennent les détruire « réellement ». Tous ces personnages deviennent bientôt structurellement modifiés par cette date. Et cette méga chute physique devient une chute métaphysique, avec en substantifique moelle, la lutte contre l'oubli. Et le cercle de cette famille new-yorkaise n'a de cesse de se réduire autour de la mémoire : une mallette trouvée dans les décombres que Keith tente de rendre à son propriétaire, Ben Laden devenu Bill Lawton dans la bouche des enfants et finalement le temps qui passe est semblable à la chute de cet homme où chaque seconde absorbée, le conduit à oublier ce qui le précède. Mais l'homme qui tombe le plus est sans doute Keith. Sans plus aucun repère depuis le 11 septembre, il s'enfonce toujours plus dans le poker car « *les cartes tombaient au hasard, sans cause assignable, mais il demeurait l'agent du libre choix* ». Une chute qui permettra au lecteur de s'élever un peu et aux hommes de ne pas s'oublier.

Charles Patin O'Coohon

**Don DeLillo**

L'Express du 03/04/2008

**DeLillo, le chroniqueur de la terreur**

*par François Busnel*

**Il y a trente ans, il avait annoncé dans l'un de ses romans la destruction du World Trade Center. Aujourd'hui, l'écrivain new-yorkais nous livre, avec *L'Homme qui tombe*, l'impressionnant «debriefing» du 11 septembre 2001.**

**De notre envoyé spécial à New York**

Son sourire, esquissé du bout des lèvres, lui donne l'air d'un gamin prêt à jouer un bon tour. Don DeLillo est là, au 24<sup>e</sup> étage d'un gratte-ciel de l'Upper East Side, chez son agent littéraire. Insaisissable, DeLillo. Il confesse détester parler de lui et ne pas aimer évoquer ses livres; il pense qu'un roman n'est pas une thèse et que son auteur est le moins bien placé pour tenter la moindre interprétation. Et pourtant il vient d'accepter de sortir de la réserve qu'il s'est imposée depuis des années. Peut-être parce que ce nouveau roman, *L'Homme qui tombe*, est l'un de ceux qui lui tiennent le plus à cœur: «Le 11 septembre est, pour un écrivain new-yorkais, un sujet impossible à évacuer. Il faut, tôt ou tard, accepter de s'y confronter», reconnaît-il d'emblée.

Tout a commencé le jour de la réélection de George W. Bush, en novembre 2004. «Je n'avais absolument aucune intention de me lancer dans une fiction sur le 11 septembre. Mais, ce jour-là, je me suis assis devant ma machine à écrire et le roman a jailli...», explique-t-il. De là à confondre ce livre avec un brûlot, il n'y a qu'un pas, que Don DeLillo aimerait bien qu'on ne franchisse pas: «La politique ne m'intéresse pas. C'est sans doute difficile à comprendre pour qui lit mes romans, mais ce qui me fascine, c'est les répercussions de la politique dans la vie intime des gens. Rien d'autre.»

Il est inclassable, Don DeLillo. Aujourd'hui, aux Etats-Unis, les plus grands se réclament de lui. Bret Easton Ellis et James Ellroy. Rick Moody et Paul Auster. Les branchés et les classiques. Les jeunes et les vieux. Normal: DeLillo, auteur d'une quinzaine de romans denses et exigeants, touffus et impitoyables, est le plus grand explorateur de la modernité. Avec *L'Homme qui tombe*, courte et magistrale fable sur les lendemains d'une journée qui changea la face du monde, l'écrivain d'origine italienne confirme qu'il est bel et bien devenu le chroniqueur de l'Age de la terreur. Un rôle qu'il peaufine depuis son premier roman, *Americana*, publié en 1971. A l'époque, DeLillo a 35 ans et travaille comme rédacteur de slogans dans une agence de publicité new-yorkaise. Du jour au lendemain, il plaque ce métier alimentaire pour se consacrer à l'écriture. Même s'il n'apprécie guère qu'on le lui rappelle, ses romans tissent des liens surprenants entre le terroriste et l'écrivain. Au point que l'on a pu noter, dans *Joueurs* (1977), par exemple, des phrases qui annonçaient les attentats du 11 septembre contre le World Trade Center et la transformation de ce dernier en «capitale de la douleur».

Malgré cela, Don DeLillo refuse d'être classé comme un écrivain-prophète. Une vigie, tout au plus. «Il n'appartient pas à la littérature d'être messianique», assure-t-il avec

conviction. Soit. Disons qu'il aura diagnostiqué avant tout le monde les ravages de l'image et de l'argent, l'emprise des technologies et de la culture de marché sur nos vies - ce qu'il appelle «les formes modernes de la terreur». Outremonde, récréation d'une époque de près de 1 000 pages, raconte la guerre froide, ce temps où l'on parlait encore d'un «équilibre de la terreur». Et le magnifique *Libra*, dans lequel Don DeLillo se met dans la peau de Lee Harvey Oswald, l'assassin de John Fitzgerald Kennedy, retrace, selon l'auteur lui-même, «la lente et inexorable plongée de l'Amérique dans l'ère du terrorisme au lendemain des coups de feu de Dallas».

### **Une exploration de l'aliénation urbaine**

L'Homme qui tombe s'inscrit dans le sillage de ces deux chefs-d'oeuvre. C'est un roman bref, au style minimaliste. Dès les premières pages, on comprend que le traitement musical de la langue exige une fragmentation du texte. La scène d'ouverture donne le ton: une description hallucinante de la matinée du 11 septembre, juste après que les avions eurent percuté les tours, lorsque le vent emportait au-dessus de Manhattan des miettes intactes de business, lorsque la fumée et la cendre se confondaient avec la poussière des corps pulvérisés. Un homme surgit de cette tempête de poussière, une valise à la main. Il arpente la ville, hagard. Il s'appelle Keith. Don DeLillo fouille les sentiments et les rêves de cet homme. Il tente de cerner ce qui se joue dans les tréfonds de l'esprit lors d'une catastrophe. Explorateur de l'intime, il donne à voir ce que tout le monde a ressenti ce jour-là et que personne n'a jamais réussi à théoriser. Tel est, d'ailleurs, le rôle qu'il assigne à la littérature: «La fiction crée un langage qui permet de décrire la vie intérieure. Elle peut examiner l'impact des événements sur chacun. Beaucoup mieux qu'un essai ou un livre d'histoire. Car son langage est souvent celui de la douleur et du chagrin.»

Poursuivant son exploration de l'aliénation urbaine, DeLillo cherche désormais à saisir l'impact du 11 septembre sur ces individus réputés superficiels et frivoles qui peuplent l'orgueilleuse cité de Manhattan. Pour cela, il met sur la route de ses personnages un artiste de rue aux troublantes performances: «l'homme qui tombe» se suspend au sommet des gratte-ciel, des ponts ou des rampes de métro aérien, puis se laisse choir, accroché à un harnais. Cette saynète improvisée rappelle, bien sûr, «ces moments terribles dans les tours en flammes, quand les gens tombaient ou se voyaient contraints de sauter».

Manhattan, nouvelle Athènes à l'assourdissant bruit de fond

Les passants sont indignés ou effrayés par ce spectacle mimant la désespérance humaine, mais ne restent pas indifférents. DeLillo se sert de cet artiste dont on ne saura rien, à peine le nom, pour se lancer dans une superbe description de cette ville prête à tout pour adoucir les chocs et la souffrance. «Ce pourrait être une carte maîtresse dans un jeu de tarots, l'Homme qui tombe, le nom en caractères gothiques, la silhouette en chute libre dans un ciel d'orage nocturne», dit l'un des héros du livre. Don DeLillo s'attarde sur la place de l'artiste dans une société en crise: «Rappeler ce qu'est la mort dans une ville qui ne veut pas la voir, préfère s'enfoncer la tête dans le sable et attend que tout cela passe sans comprendre que ça ressortira un beau jour, plus fort encore.»

Le romancier italo-américain définit ainsi le terrorisme planétaire né du 11 septembre:

«C'est quand on n'a pas de raison d'avoir peur qu'il faut avoir peur.» Pessimiste?

Sceptique, plus exactement. Dans l'antique Athènes, les interprètes du théâtre de rue cherchaient à provoquer chez le spectateur, par un mélange de tragédie et de comique, une compréhension de ce qu'il y a d'irrationnel dans les grands programmes de l'existence comme dans le petit pas suivant. A Manhattan, cette nouvelle Athènes que recouvre en permanence un assourdissant bruit de fond, Don DeLillo reprend le flambeau. Quitte à, une fois de plus, bousculer les conventions du roman. Quitte à déranger les consciences.

### **De la pub au roman de l'Amérique**

**1936** Naissance à New York, dans le Bronx, de parents immigrés italiens. Etudes à l'université Fordham. Découvre le jazz, le théâtre, la peinture et surtout le cinéma (Godard, Antonioni, Fellini).

**Années 1960** Travaille dans la publicité (comme Elmore Leonard, Peter Carey ou Salman Rushdie), pour l'agence Ogilvy & Mather.

**1971** *Americana*, premier roman. Se consacre entièrement à l'écriture.

**1977** *Joueurs*. Des terroristes d'extrême gauche qui entendent faire sauter «non l'argent, mais le système» infiltrent Wall Street et le World Trade Center: «On dirait que cet avion va s'écraser...», lance le personnage principal.

**1979-1982** Vit en Grèce, en Turquie, au Pakistan.

**1985** *Bruit de fond* remporte le National Book Award.

**1988** *Libra*.


**1991** *Mao II*, prix PEN/Faulkner.

**1997** *Outremonde*.

**2003** *Cosmopolis*.

**2007** *L'Homme qui tombe*.  
[ Fermer la fenêtre ]

## DELILLO (Don)

Le romancier américain Don DeLillo  n'est pas allé - comme son exact contemporain Thomas Pynchon, dont on dit parfois qu'il est comme un double - jusqu'à s'effacer et disparaître dans un total incognito. Il n'en reste pas moins un personnage solitaire et secret, un « ascète manqué », dit-il, une sorte de moine de l'écriture. Il écrivait depuis vingt ans déjà lorsqu'en 1988 son œuvre est sortie d'un cercle intime de déchiffreurs fervents pour atteindre le grand public avec *Libra*, son neuvième livre : une radioscopie encyclopédique de « sept secondes » d'un film d'amateur tourné le 22 novembre 1963 à Dallas. Mais ce « grand roman américain » ne fait qu'orchestrer un certain nombre de thèmes, presque d'obsessions, que DeLillo n'a cessé dès ses débuts d'analyser sous divers angles. Romancier, il l'est, certes, par la topographie qu'il dresse de divers microcosmes de la société contemporaine. Mais c'est plus encore un analyste, scrutant notre époque - un guetteur obstiné des signes et des symptômes du siècle.

Né en 1936, Don DeLillo a grandi dans le Bronx, qui n'était pas encore la zone sinistrée qu'il est devenu, mais un quartier populaire de New York. Sa famille est de souche italienne et de milieu ouvrier. Des scènes, traumatiques, surgies d'un passé lointain reviennent dans ses livres. Sont-elles autobiographiques ? C'est la descente avec le père contremaître dans les entrailles du métro. C'est la terreur d'être abandonné. L'enfance, manifestement, a laissé des stigmates. Don DeLillo, dans une rare confidence, a également évoqué la forte impression que lui a laissée la somptueuse liturgie des messes d'enterrement catholiques : d'où peut-être l'envoûtement qu'exercent sur lui chorégraphies et rituels. De 1954 à 1958, il fait des études d'histoire, de philosophie et de théologie sous la férule des jésuites de l'université catholique Fordham, à New York. Puis, après un bref passage (de 1961 à 1963) dans l'agence de publicité Ogilvy & Mather, il entre en écriture « comme on entre au couvent » et, vers 1966, commence *Americana*, qui paraît en 1971. Dans ce premier roman, on peut déjà lire en filigrane, encore embryonnaire, tout l'œuvre à venir. Le personnage central, David Bell, travaille comme réalisateur pour une chaîne de télévision de Manhattan et pour la publicité. À Manhattan, il mène une vie dont l'ennui, la « vacance », lui rappellent « un film d'Antonioni ». D'avoir autrefois vu sa mère sombrer dans l'aphasie, il lui est resté, comme un legs, un sentiment de culpabilité qui a fait de lui un « schizogramme vivant » : un « étranger » à lui-même, voyeur de sa propre vie, qu'il regarde à travers l'œil de son objectif. Lorsqu'on lui propose d'aller en Arizona tourner un documentaire sur les Indiens Navajo, il se dit qu'il va pouvoir sortir enfin des « images » et des « ombres » - plonger dans la « nuit hurlante de l'Amérique » et, dans les terres sauvages de l'Ouest, trouver

son moi « primitif ». Mais, au bout de la grand-route, il ne trouve qu'une communauté hippie cherchant à reproduire l'image fantôme qu'elle se fait de la vie indienne. *Americana* est un western pirandellien : au lieu du moi « original », des « images », à l'infini.

## L'esprit de secte et la réalité dédoublée

Le Don DeLillo des débuts garde maintes traces des influences qui s'exerçaient alors sur lui. On reconnaît l'empreinte laissée par Nabokov, William Gaddis, Thomas Pynchon, John Hawkes, Joseph Heller, William Burroughs et d'autres encore. Beckett aussi, pour lui comme pour toute sa génération, et Gertrude Stein, dont il aime « la prose détimbrée ». L'œuvre de James Joyce l'Irlandais - « Jimbaby », comme il le surnomme - trouve en lui un écho plus intime encore : elle lui permet d'articuler sa position de fils d'immigrant, marginal et déplacé. Mais, plus encore que la littérature, c'est peut-être la « révolution esthétique » des années 1950 qui a le plus marqué DeLillo. Il s'est un jour décrit comme un « enfant de Jean-Luc Godard et de Coca-Cola » : la nouvelle vague française, mais aussi Antonioni, Bergman, Kurosawa ont influencé sa perception du métier d'écrivain. Il en va de même pour les grands noms de l'école de New York : les peintres Motherwell, Rothko, Jackson Pollock lui ont appris à traiter la toile de son texte comme un espace parfois presque abstrait de signes. Enfin, il y a le jazz, sur lequel il lui arrive souvent d'écrire : Thelonious Monk, John Coltrane, Sonny Rollins. Toujours à l'écoute de la « rumeur » langagière qui filtre dans notre quotidien, le romancier a une superbe oreille, qui lui permet de capter la musicalité propre à chacun des îlots linguistiques qu'il explore.

Un peu comme Zola, qui visitait chaque fois un milieu social différent (la mine, le grand magasin, la prostitution, le rail, la terre, etc.), Don DeLillo fait de chacun de ses romans la monographie d'un microcosme : successivement, la publicité, le football américain, le rock'n roll, les mathématiciens, Wall Street et la haute finance, les collectionneurs d'erotica, l'analyse des risques et l'archéologie, la petite ville américaine et son campus, la C.I.A. et ses enclaves. Chacun de ces « mondes » est clos sur lui-même, protégé, calfeutré dans ses rites et son « idiome », sa « techno-langue », que l'écrivain excelle à transcrire. Chacun aussi tend vers la « limite » qu'est la secte, un phénomène qui fascine DeLillo.

Souvent, le protagoniste des romans de Don DeLillo cherche à sortir des « images », mais aussi des « ombres » et des « doubles » de la réalité que sont les mots. Dans *End Zone* (1972), le microsystème linguistique est le code secret par lequel joueurs et entraîneur communiquent sur un terrain de football américain. À la fin, dans la « zone terminale » du titre, l'entraîneur quitte cet enclos pour faire retraite dans la « tundra » texane et n'y être plus rien qu'un signe qui s'efface dans le silence. *Great Jones Street* (1973), véritable conte fantastique sur les médias, est l'histoire d'une star du rock, hybride de Bob Dylan et de Mick Jagger. Son « image » met la foule de ses fans en délire, jusqu'au jour où il quitte tout pour se réfugier dans un vieil immeuble à l'abandon de Manhattan. Il s'exile dans l'incognito ; il fait le mort. Mais dehors, son producteur continue à exploiter son image. L'homme disparu devient ainsi, à son insu, le héros d'une communauté hippie qui espère qu'il mènera jusqu'à la limite, c'est-à-dire au suicide, son entreprise d'auto-effacement.

Déjà se profilent deux thèmes insistants : le repli paranoïaque d'un groupe sur soi et ce qu'on pourrait appeler le fantasme eschatologique, l'attente, l'espérance de la fin violente des temps. Cela se confirme avec *Joueurs* (1977), où un agent de change, intrigué par un meurtre commis à Wall Street, finit par entrer dans le monde souterrain, clandestin, du terrorisme et de la guérilla

urbaine. Ou encore avec Chien galeux (1978) : dans un New York blafard, la police découvre au cours d'une ronde le cadavre d'un travesti, dont on apprend qu'il est le cousin de l'ancien sténographe de Hitler, l'homme qui a sorti des ruines du bunker de Berlin un film pornographique d'amateur mettant en scène, dit-on le Führer en personne. L'eschatologie prend ici la forme d'une rêverie sur le « crépuscule des dieux » nazi.

Entre-temps, toutefois, il y a eu un autre roman, où apparaît un autre aspect de Don DeLillo, son ambition de micro-encyclopédiste. L'Étoile de Ratner (1976) est un roman de science-fiction, mais épistémologique. Billy Twilling, quatorze ans, un gosse du Bronx, est un petit génie des mathématiques. On l'envoie dans un institut, quelque part dans un désert chinois, pour déchiffrer un mystérieux signal, provenant, pense-t-on, d'une lointaine étoile, baptisée du nom de son « inventeur », Shazar Ratner, astronome et, sur le tard, kabbaliste. Ce qui commence comme un « opéra de l'espace » se replie toutefois sur soi-même pour devenir une remontée dans le temps : le message cryptique n'émane pas d'un lieu extraterrestre, mais d'une civilisation qui, avant sa destruction, a occupé notre planète. Retour à la préhistoire qui permet à DeLillo de mimer et de retracer en petit toute l'histoire de la mathématique - depuis sa naissance dans l'antique Égypte jusqu'à Cantor via Pythagore, Kepler, Descartes, Newton et Leibnitz... - dans un roman abstrait, qui a pour vrai sujet sa propre structure en miroir.

## Folies du langage

Jusqu'en 1978, l'œuvre de DeLillo retravaille un matériau livresque. De 1979 à 1982, l'écrivain séjourne en Grèce et voyage dans un Moyen-Orient rendu houleux par la révolution islamique en Iran. Dans *Les Noms* (1982), on voit se déployer à vol d'oiseau un vaste paysage multinational. Axton part comme « analyste de risques » dans un Moyen-Orient où chaque société américaine est une cible potentielle pour le terrorisme. Il espère aussi renouer avec sa femme, qui travaille sur un champ de fouilles dans une île grecque. Le chef de la mission archéologique, Owen Brademas, cherche pour sa part à détecter la logique cachée d'une série apparemment aléatoire d'attentats (ou de meurtres rituels ?) qui ont été commis dans diverses villes de la région : elle a à voir avec l'alphabet, dont le roman retrace depuis Sumer la lente gestation.


Dès le début, le langage aura été le sujet autant que l'instrument de Don DeLillo : le langage, l'emprise qu'il nous donne sur le chaos du monde, et la précarité de cette emprise. Ainsi, Owen Brademas a grandi dans un petit hameau perdu du Kansas où le pasteur méthodiste encourageait ses ouailles à laisser jaillir du tréfonds de leur cœur une « jaculation » pentecôtiste. L'enfant a vécu dans la hantise que de son moi enfoui surgisse un tourbillon de folle glossolalie qui l'emporte comme un cyclone des grandes plaines. Face à ce péril de l'oralité, il cherche un rempart : il passera sa vie adulte à déchiffrer des inscriptions gravées sur le roc ; c'est son talisman contre la terreur. Mais c'est dans toute son œuvre que DeLillo explore les deux limites entre lesquelles le langage oscille : babil de borborygmes primitifs ou quasi-effacement de cryptogrammes à la lisière du silence.

« Art martial aborigène », le langage est notre plus ancienne défense contre le chaos. Et le chaos n'est rien d'autre au fond que la mort qui filtre : il faut sans cesse endiguer sa déferlante. C'est le thème de *Bruit de fond* (1984) où, tandis que sur l'écran de la télévision passe et repasse au ralenti le film de telle ou telle catastrophe, un nuage toxique menace une petite ville : face à cette exposition au risque, à la dégradation entropique, l'universitaire Jack Gladney trouve un rempart dans la fascination hypnotique qu'exercent sur lui les discours du Führer et les hymnes du III<sup>e</sup> Reich.



Libra (1988) est le « grand roman américain » de DeLillo, celui vers lequel il n'a cessé de cheminer : la mort de Kennedy, a-t-il dit un jour, « m'a inventé ». Le livre fait alterner en montage rapide deux récits. Dans le premier, des anciens de la C.I.A., furieux d'avoir été « trahis » par le président lors de la tentative d'invasion de Cuba, imaginent un faux assassinat de Kennedy : ils disposent des indices pour créer une piste qui remonterait jusqu'à Fidel Castro ; pour aboutir, il leur faut un « tueur », dont ils dessinent en creux le portrait-robot. Le second retrace la biographie du jeune Lee Oswald, l'homme qui va venir occuper ce « creux ». Oswald est le type du solitaire marginal ; sa vie n'a été qu'un chaos de brouillons et d'esquisses. Depuis longtemps, lui, qui se voit comme un « zéro », fait une fixation sur le président Kennedy, ou du moins sur son aura médiatique. Lorsqu'il le voit dans le viseur télescopique de son arme, le chaos de sa vie se focalise - l'image, de floue, devient soudain claire. À l'instant où il tire, il sort de l'anonymat obscur pour entrer dans l'« image ». Pour DeLillo, Oswald n'est pas un psychotique marginal. Il est au contraire, poussé à la limite, le type même du « moi » américain. « La télévision est venue en Amérique à bord du Mayflower. » D'Emerson au Gatsby de Fitzgerald, l'impératif américain a toujours été de troquer un moi ancien, chaotique et flou contre un moi imaginaire - une « image » « magnifique ».

Post-scriptum à cette encyclopédique somme d'Americana, Mao II (1991) est plutôt un essai, sur la foule et la solitude. La foule, c'est la houle humaine qui à Téhéran accompagne l'ayatollah Khomeyni à sa dernière demeure ou qui, sur la place Tiananmen, brandit le Petit Livre rouge. C'est le portrait de Mao reproduit à l'infini par Andy Warhol. La solitude, c'est un écrivain fantôme, cloîtré dans l'anonymat, vivant caché, tel un chef terroriste, dans le maquis des collines. Sous forme presque sténographique, on y retrouve clans, cabales et complots, mais aussi la prolifération à l'infini des images et la fascination pour la violence qui décape - tous thèmes que, jusqu'à l'obsession, le scanner de DeLillo détecte comme autant de symptômes de notre temps de détresse.

 Pierre-Yves PÉTILLON

## » Bibliographie

*Americana*, Houghton Mifflin, Boston, 1971 (trad. M. Véron, Actes sud, 1992) ; *End Zone*, *ibid.*, 1972 ; *Great Jones Street*, *ibid.*, 1973 ; *Ratner's Star*, Alfred A. Knopf, New York, 1976 (*L'Étoile de Ratner*, trad. M. Véron, Actes sud, 1996) ; *Players*, *ibid.*, 1977 (*Joueurs*, trad. M. Véron, Actes sud, 1993) ; *Running Dog*, *ibid.*, 1978 (*Chien galeux*, trad. M. Véron, 1991) ; *The Names*, *ibid.*, 1982 (*Les Noms*, trad. M. Véron, Actes sud, 1990) ; *White Noise*, *ibid.*, 1984 (*Bruit de fond*, trad. M. Courtois-Fourcy, Stock, 1986) ; *Libra*, *ibid.*, 1988 (trad. M. Courtois-Fourcy, Stock, 1989) ; *Mao II*, *ibid.*, 1991 (trad. M. Véron, Actes sud, 1992).

# Don DeLillo

## Wikipedia

Don DeLillo (né en 1936 à New York) est un écrivain américain. Auteur de nouvelles, de pièces de théâtre, de scénarios, et d'articles, il est surtout célèbre pour ses romans. Personnalité discrète, mais moins secrète que Thomas Pynchon avec lequel on le compare parfois, Don DeLillo est volontiers associé au courant post-moderne, bien qu'il ne se réclame pas lui-même de cette appellation.

Son oeuvre, souvent complexe et d'une virtuosité stylistique incontestée, est parcourue par un certain nombre de thèmes récurrents tels que l'angoisse de la mort, et la fascination pour l'image, le film et le langage. Bien que certains lui reprochent une forme d'obscurité ou un manque de puissance émotionnelle, Don DeLillo a été l'objet de nombreux éloges. L'influent critique Harold Bloom écrit ainsi qu'il s'agit à sa connaissance de l'un des quatre seuls romanciers américains à être digne d'éloge, avec Thomas Pynchon, Philip Roth et Cormac McCarthy[1].

## Vie

Don DeLillo est né dans le Bronx en 1936 de parents émigrés italiens. Dans les interviews qu'il a accordé, il revient assez souvent sur l'importance qu'a pu avoir le catholicisme sur sa sensibilité intellectuelle et artistique. Il rapproche ainsi les rituels catholiques de son intérêt pour la religion qu'il décrit comme « une discipline et un spectacle, une chose conduisant les gens à un comportement extrême. Noble, violente, déprimante, belle »[2].

Étudiant à l'université jésuite Fordham, il n'y étudie « pas grand chose » et se spécialise en « arts de la communication ». Il prend ensuite un travail dans la publicité, faute d'avoir trouvé quelque chose dans l'édition. Il publie parallèlement quelques nouvelles[3] dans lesquelles l'influence du cinéma européen, et en particulier celle de Jean-Luc Godard est très sensible[4]. Il quitte son poste en 1964. Il ne cherchait pas dit-il de se consacrer à l'écriture, mais simplement à ne plus travailler.[5].

En 1971 parait son premier roman, *Americana*. Le personnage principal est un cadre jeune et beau travaillant dans la télévision, David Bell. Celui-ci semble promis à un brillant avenir. Cependant, à l'occasion d'un voyage professionnel au coeur de l'Amérique, il en vient à couper les liens avec sa société et entreprend de réaliser un projet personnel, oeuvre cinématographique d'une infime complexité. DeLillo utilise son expérience personnelle, bien davantage qu'il ne le fera dans ses romans ultérieurs[6].

## Liste des œuvres

### ➤ Romans

- \* *Americana* (*Americana*, 1971)
- \* *End Zone* (1972)
- \* *Great Jones Street* (1973)
- \* *L'étoile de Ratner* (*Ratner's Star*, 1976)
- \* *Joueurs* (*Players*, 1977)

- \* Chien Galeux (Running Dog, 1978)
- \* Amazons (1980) (sous le pseudonyme de "Cleo Birdwell")
- \* Les noms (The Names, 1982)
- \* Bruits de fond (White Noise, 1985)
- \* Libra (Libra, 1988)
- \* Mao II (Mao II, 1991)
- \* Outremonde (Underworld, 1997)
- \* Body Art (The Body Artist, 2001)
- \* Cosmopolis (Cosmopolis, 2003)
- \* L'homme qui tombe (Falling Man, 2007)

➤ **Pièces [modifier]**

- \* The Day Room (Première représentation 1986)
- \* Valparaiso (Valparaiso, Première représentation 1999)
- \* Love-Lies-Bleeding (Première représentation 2005)
- \* The World for Snow (Première représentation 2007)

## Ils racontent le 11-Septembre

*Par Didier Jacob*

### *Nouvel Observateur*

Don DeLillo, ce romancier culte dont chaque livre est attendu, chez les trappistes de la postmodernité, comme un nouveau messie littéraire. Autant dire que, pour ses fans, «l'Homme qui tombe» est cette indestructible tour que nulle attaque, même signée du critique de «l'Obs», ne saurait faire tomber.

Keith, le héros, se trouve dans l'un des buildings au moment de l'impact. Il est projeté à terre, parvient à gagner les escaliers où les pompiers se fraient un passage au milieu du chaos, grimant quatre à quatre les marches vers leur mort télévisée. Miraculé, il se retrouve sans comprendre dans les rues du bas de la ville, survivant de l'Histoire au visage constellé d'éclats de verre, à la chemise tâchée d'un sang qui n'est pas le sien. C'est la théorie du «shrapnel organique», par quoi les bombes humaines que sont les terroristes pénètrent par minuscules «esquilles de chair», en explosant, dans la peau de leurs victimes. L'Amérique n'est pas seulement attaquée dans ses infrastructures. Elle est, dans sa chair, corrompue, infectée, dévaluée.

Keith se présente chez Lianne, son ex, au lieu de foncer à l'hôpital. Séparés depuis un an et demi, ils ont eu un enfant ensemble, Justin. Il lui faut réapprendre à vivre, à sentir, à comprendre. Un monde de survivants, en quelques minutes, s'est créé à l'écart de la vie ordinaire, tout comme les rescapés de la Shoah, après la guerre, formèrent une humanité autre. Et, pendant ce temps, l'imaginaire américain commence à sécréter ses anticorps pour absorber, pour digérer et finalement admettre l'incroyable advenu : les enfants des écoles s'inventent un ennemi à leur mesure, Bill Lawton, un double de Ben Laden, et grimpent au 27<sup>e</sup> étage de leur immeuble où ils scrutent le ciel avec des jumelles à la recherche de nouveaux avions.

Ne pas céder à la tentation de la reconstitution, du carton-pâte, du sanguinolarmoyant, refuser de jouer les envoyés spéciaux à Pompéi. D'une parfaite pudeur romanesque, Don DeLillo sait

embrasser dans une seule image tout le spectre du tragique, comme lorsque à la fin du livre le héros voit tomber une chemise d'une tour en feu, «agitant les bras comme rien dans cette vie». On l'a compris, *Ground Zero* fait, pour DeLillo, un parfait territoire postmoderne. Rien ne sied plus à cette esthétique que le brouillard de cendres qui vaporise les contours et désunit la signification. Sorte de Robbe-Grillet américain, DeLillo s'en donne à cœur joie dans la rubikubisation du monde. L'intelligence rendelle toujours ennuyeux ce qu'elle raconte? Ces trois livres illustrent en tout cas, dans leur inégale réussite, la force des romanciers américains qui, sitôt les morts enterrés, se jettent sur les os de l'événement, et usinent le tragique dans les ateliers en surchauffe de l'industrie du rêve.

Romans étrangers

**L'Homme qui tombe. *Falling Man***

De: Don DeLillo

Distributeur: Actes Sud

Trad. de Marianne Véron. 301 p.

Ecouter un extrait sur l'iTunes Music

Store

André Clavel, Samedi 12 avril 2008

DeLillo affronte le mardi noir

**L'oeil inquiet de l'Amérique offre une forme littéraire au gigantesque vertige du 11 septembre, et esquisse une catharsis de la catastrophe dans «L'Homme qui tombe».**

Don DeLillo est l'oeil inquiet d'une Amérique qui le surnomme «Maximalist Rex». Ses romans font courir de gigantesques travellings sur les phobies et les paniques de son pays, tout en agitant l'épée de Damoclès qui menace la planète tout entière - terrorisme, violences urbaines, déséquilibres géopolitiques, périls écologiques et nucléaires. Au programme, également, une constante démythification des pouvoirs clandestins qui nous aliènent et nous manipulent - ceux de l'image, en particulier.

Ce qui intéresse le moraliste DeLillo, c'est d'analyser «le rôle étrange que l'homme joue dans ses propres désastres», au fil d'une oeuvre parfois catastrophiste, souvent trop cérébrale, mais qui en dit long sur le stress d'une époque dont Big Brother est le diabolique metteur en scène. De *Americana* à *Bruit de fond*, des *Noms* à *Libra* (réunis ce mois-ci dans un seul volume de la collection *Thésaurus*, chez Actes Sud), DeLillo ne cesse d'engranger des romans-fleuves qui sont furieusement visionnaires. Comme *Joueurs*, par exemple, où il imaginait les tragiques événements du 11 septembre 2001, avec deux décennies d'avance.

Ils sont au coeur de son dernier roman, *L'Homme qui tombe*, dans lequel il évoque le temps des cendres en posant son zoom sur la case Nine/Eleven, la plus funeste de l'Histoire américaine. Après John Updike (*Terroriste*), Jay McInerney (*La Belle Vie*) et Claire Messud (*Les Enfants de l'empereur*), DeLillo affronte à son tour le grand démon qui a épouvanté sa patrie. Son roman est à la fois une variation sur le déclin de l'Amérique, un inventaire des séquelles psychologiques du mardi noir et l'examen d'un traumatisme collectif, lorsque la machine humaine se détraque au niveau de ses représentations et de ses convictions les plus profondes. Ouverture: une mallette de cuir à la main, la chevelure criblée d'éclats de verre, un homme déambule parmi les

endres et les gravats. C'est Keith. Il travaillait dans un bureau du World Trade Center lors de l'attaque islamiste et le Ciel a décidé qu'il survivrait. Au lieu de filer à l'hôpital, il se dirige vers l'appartement de Lianne, son épouse, dont il venait de se séparer. «Il était une présence qui planait. Il n'avait pas encore tout à fait réintégré son corps», écrit DeLillo, qui suit ses deux héros dans le dédale new-yorkais. Ils ont perdu leurs repères et cet égarement est la matière même du roman. Pour retrouver un peu de cohérence dans ce chaos, Lianne va continuer à animer son atelier d'écriture - où se ressemble une poignée d'amnésiques -, tout en s'occupant de sa mère Nina, dont le mystérieux amant a peut-être été lié aux terroristes de la Bande à Baader. Quant à Keith, il n'aura de cesse de rejoindre une autre rescapée, Florence, la propriétaire de la valise récupérée dans les décombres.

Et tandis que les New-Yorkais tentent de panser leurs blessures, accroché à son harnais de sécurité, un étrange trapéziste se lance dans le vide depuis les cimes des gratte-ciel. «On le désignait comme l'Homme qui tombe, écrit DeLillo. Il était apparu plusieurs fois, à l'improviste, suspendu à tel ou tel immeuble, toujours la tête en bas, en cravate et costume de ville. Il rappelait les moments terribles dans les tours en flammes, quand les gens tombaient.» Symbole de la douleur collective, cet artiste de rue est sans doute une figure - si grimaçante soit-elle - de la rédemption, une sorte de thérapie au cœur de l'enfer, dans la mesure où sa chute est également un envol.

Mais les victimes ne sont pas les seuls acteurs de L'Homme qui tombe. Il y a aussi les terroristes, Hammad par exemple, prêt à mourir en martyr pour le compte d'Allah. «Tous les péchés de ta vie sont pardonnés dans les secondes à venir. Il n'y a rien entre toi et la vie éternelle dans les secondes à venir. Tu souhaites la mort et maintenant elle est là dans les secondes à venir», lui souffle DeLillo, dont le roman saisit l'horreur à bras-le-corps. Pour donner une forme littéraire à ce gigantesque vertige, et pour esquisser une catharsis de la catastrophe. On ressort de L'Homme qui tombe avec des images terribles dans la tête. Comme si l'on revivait un événement où la vie elle-même s'est brutalement brisée, au seuil d'un siècle qui aurait dû être celui de la renaissance.

.ch

[www.letemps.ch](http://www.letemps.ch)

© Le Temps. Droits de reproduction et de diffusion réservés.  
A propos Nous contacter Votre avis Notre charte RSS

## Un homme qui tombe

*Telerama*

**Un homme qui tombe n'est pas un homme à terre.** C'est un projectile du destin dans une parenthèse fulgurante. Don DeLillo s'immisce dans cet entre-deux pour une lévitation

apocalyptique. De la catastrophe du 11 septembre 2001, il tire une conclusion acrobatique : New York est aujourd'hui peuplée d'électrons en chute libre. Alors DeLillo regarde les hommes tomber. Ce n'est pas la première fois qu'il s'intéresse ainsi au combat de l'être avec son centre de gravité. Depuis son premier roman, *Americana* (1), envoûtant « road novel » sur la dégringolade intérieure d'un apprenti cinéaste, la chute est même l'un de ses thèmes de prédilection. DeLillo a toujours eu le sens de l'apesanteur inquiète, mais, jusqu'à présent, il voltigeait dans des cieux oxygénés, arrimé à des héros d'une solide indépendance, experts en monologues flamboyants. Cette fois, il tire un rideau de brume sur ses personnages, errants fantomatiques qui mêlent leurs solitudes jusqu'à former d'épais magmas d'anonymat.

Comme autant de gouttes de pluie incapables d'exister par elles-mêmes, ces individualités en perte d'horizon obscurcissent l'horizon au lieu de le dégager. Il y a le mari, Keith, la femme, Lianne, l'enfant, Justin. Pour avoir vécu aux premières loges l'effondrement des tours jumelles, tous sont liés par une solidarité anéantissante. L'amour qui les soudait s'est volatilisé dans la « pluie de cendres » de l'attentat. Désormais, ils ne peuvent plus connaître l'« allégresse contenue », le « chuchotement de révélation à soi-même », et vivent hébétés.

Se souvenir ? La mémoire prend des formes curieuses : réduite à l'état d'objet (un sac trouvé dans les décombres, qu'une victime essaie de restituer à son propriétaire) ou de nom déformé (dans la bouche des enfants, Ben Laden est devenu Bill Lawton), elle se contorsionne en vain sur les cahiers des patients d'un atelier d'écriture thérapeutique. Oublier ? Impossible quand la violence de l'attentat propulse des éclats de chair humaine (des « shrapnels organiques ») dans le corps des survivants, jusqu'à les transformer en mosaïques de réincarnations des morts. Alors chacun s'absente de lui-même, avec l'impression « d'être une jupe et un chemisier sans corps », se surprenant « à penser non pas en unités claires, dures, reliées, mais à seulement absorber ce qui vient, sortant les choses du temps et de la mémoire, pour les lâcher dans un espace sombre ». Absurde, insécure, joueuse, glissante, la langue de Don DeLillo est fidèle à sa légende. On retrouve, dans ses dialogues brefs et lancinants, la désolation beckettienne qui a toujours imprégné ses romans. Mais *L'Homme qui tombe* a aussi la suavité abasourdie d'*Hiroshima mon amour*, de Duras. Depuis le 11 septembre 2001, Don DeLillo n'a rien vu à New York. Tout est resté en suspens, comme un souffle retenu. (1)

(1) *Americana* est l'un des six romans regroupés dans le tome I des Oeuvres romanesques de DeLillo, qui vient de sortir chez Actes Sud.

**Marine Landrot Telerama n° 3039 - 12 avril 2008**